



CULTURE

«Libertalia», trésors à la carte

EXPO A Paris, le plasticien Mathieu Briand rejoue une aventure de pirates sur un îlot au nord de Madagascar. Une proposition autour de l'utopie anarchiste et de la dimension sacrée de l'art.

Par **CLEMENT GHYS**

L'île des pirates n'existe pas. C'est dommage, mais c'est comme ça. Ça n'empêche pas certains de traquer des zones de liberté dans les océans

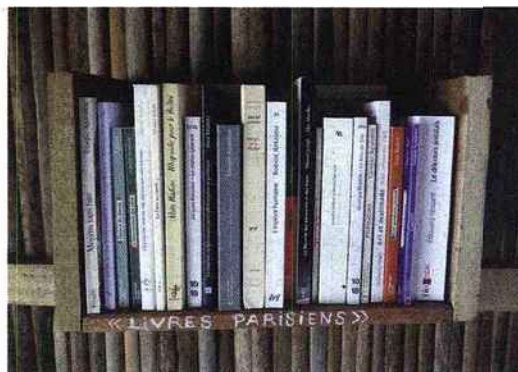
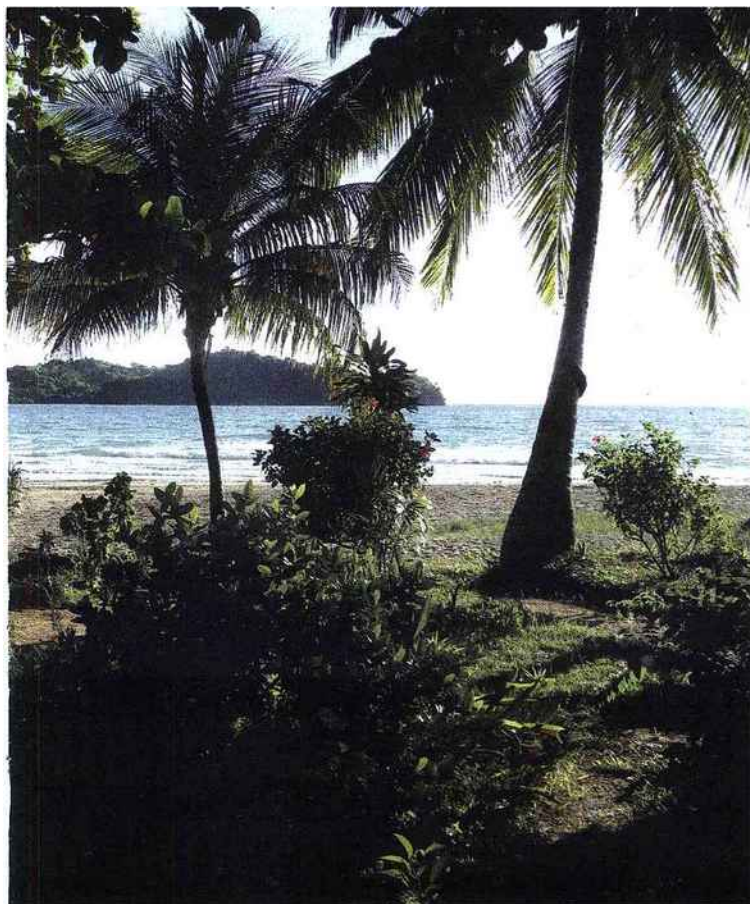
ou ailleurs. Comme l'artiste Mathieu Briand, qui a installé la semaine dernière à la **Maison rouge**, fondation privée parisienne, les traces d'un espace mental et fantasmé, l'exposition «Et in Libertalia ego».

Il y présente des photos, peintures, projections vidéo, sculptures et installations, disposées dans trois salles du musée – autant d'éléments qui forment une sorte de malle au trésor. Mais ce trésor-là, Briand ne l'a pas trouvé, il l'a façonné lui-même, s'interrogeant, des siècles après les flibustiers et les corsaires, sur ce qu'il pouvait encore y avoir d'aventures et d'utopies possibles. Le plasticien français de 42 ans fait avec les moyens du bord. C'est-à-dire ceux de notre époque, pas franchement propices à la rêverie. «Et in Libertalia ego» est moins une exposition d'art que la chronique d'une aventure.

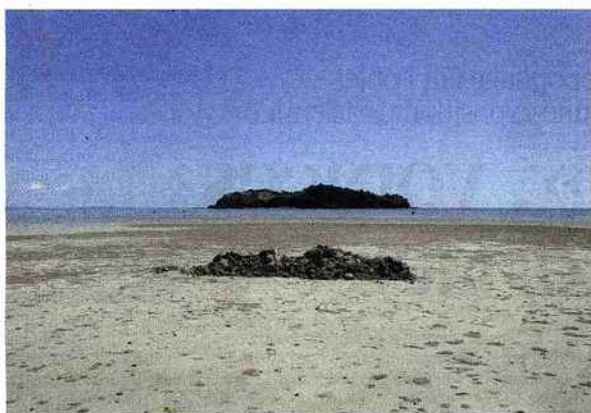
TRICORNE. A l'origine, il y a Nosy Be, une île au nord de Madagascar connue pour ses fleurs, ses touristes – et pour avoir inspiré le nom d'une chaîne de cosmétiques. La tante de l'artiste y tient un hôtel. En face de chez elle, il y a un îlot, Nosy Tanga – une bande de terre couverte d'arbres, sans plage, neuf hectares qui semblent inhabités depuis la côte.



Pays : France
Périodicité : Quotidien
OJD : 101616



Ci-contre:
Livres parisiens,
de Thomas
Hirschhorn.
Ci-dessous:
Classified Waste,
de Damian
Ortega.
Au centre: une
vue de l'îlot de
Nosy Tanga.
PHOTOS
MATHIEU BRIAND



Ci-dessus: *The Catchers*,
de Jacin Giordano.
Page de gauche, en bas:
Or, de Pierre Huyghe,
et *About Land*
(*in Conclusion*),
de Mike Nelson.
PHOTOS MATHIEU BRIAND



Briand l'a découvert par hasard: «*Elle devient le motif de mes pensées. L'ensorcellement est immédiat. L'île devient un point dans l'espace. Un point capable de définir l'espace, un point capable de définir son propre espace et l'espace autour de lui*», écrit-il dans le catalogue-livre d'artiste. C'est l'effet des îles, elles sont des écrans où se projettent nos fantasmes.

Avant même de mettre un pied sur cette minuscule terra incognita, Briand en rêve. Il l'imagine comme un espace de possibles. A Marseille, l'artiste a habité dans la Cité radieuse, dernière des grandes utopies urbaines françaises. Dans les années 90, la lecture du penseur Hakim Bey, théoricien des Zones autonomes temporaires, l'a aiguillé vers les récits de banditisme en haute mer, et surtout vers l'*Histoire générale des plus fameux pirates*. Publié en 1724 en Angleterre, le livre est signé d'un certain Charles Johnson, nom générique qui cacherait l'identité de Daniel Defoe, l'auteur, entre autres, de *Robinson Crusoé*. Y est décrite Libertalia, colonie libertaire légendaire qui aurait duré vingt-cinq ans, à la fin du XVII^e siècle, avec cette devise: «Pour Dieu et la liberté». Et, selon l'ouvrage, cette utopie faite de violence et de liberté se serait déroulée au nord de Madagascar. Mathieu Briand se rend donc sur l'îlot, découvre que celui-ci est habité par une famille, installée là depuis des décennies et qui tente d'être autonome. Il se lie avec eux, fait des films et des photos des lieux.

La difficulté d'appréhender ce microscopique territoire se pose dès la première salle de «Et in Libertalia ego». Des cartes sont affichées aux murs. Il y a un document jauni, écrit à la main (en français). C'est le premier acte d'existence légale de ces neuf hectares. Mais une terre, si petite soit-elle, n'est rien d'autre que ce qu'on en fait. Ainsi, sur un plan sommaire, Briand a demandé au chef de famille, «Papa», d'y indiquer les plantations de l'île. Au lieu de répondre à la demande, le patriarche a apposé sa signature à plusieurs endroits de la feuille de papier, là où se trouvent les cultures. Son identité se mêle aux fruits, la terre est sienne. Effet inverse dans une autre installation à quelques mètres: une traceuse dessine chaque jour à l'encre rouge les contours de l'île. Le territoire n'est plus personnalisé, il est neutre comme une capture d'écran de Google Maps.

«*C'est un décor à la fois naturel et fictionnel*», confie Briand, qui a endossé la casquette d'explorateur. En l'occurrence un tricorne de corsaire. Il s'est immergé dans la petite vie

de Nosy Tanga, a célébré son arrivée avec un rituel, une cérémonie où un zébu a été sacrifié. «*Il fallait rejouer les archétypes, celui de la découverte: se remettre dans la peau d'un colon, pour mieux détruire cette image*.» Une salle entière de la Maison rouge est consacrée à ce plongeon dans un univers inédit. Des peintures naïves et psychés représentent le

zébu sacrificiel debout comme un dieu mi-homme mi-animal. Un bateau de bois traditionnel s'orne d'une voile bariolée, un arbre sacré noué de foulards est déposé sur un tas de sable. A son pied, des billets de banque et des bouteilles d'alcool. Mais tous ces éléments, traces d'une immersion idéale, sont entachés par le réel. «Et in Libertalia ego» paraphrase le fameux «Et in arcadia ego», rendu célèbre par le peintre Poussin, formulation de la présence de la mort partout, de la déliquescence de tout paradis.

MAGIE NOIRE. Sur la terre inconnue, on se retrouve vite en terrain connu. Dans un monde où l'artiste français est riche et les Malgaches pauvres. «Papa» demande à Briand de l'aide, et celui-ci propose de construire un bungalow qu'ils pourront louer. «*On passe d'une utopie anarchiste à une forme de colonisation par le tourisme. Il semble si difficile de se détacher de son héritage*», écrit-il. Le projet s'annule vite, avec une incursion d'un réel encore plus violent: un coup d'Etat en 2009 enrayera toute réalisation.

«*Ces événements extérieurs me remettent sur le chemin dont je m'étais éloigné*». L'art, donc, mais comment en faire? Quelques années plus tard, le plasticien retourne sur l'îlot et propose à la famille de leur louer une partie du terrain pour y installer un atelier, espace auquel est consacrée la troisième salle de l'expo. Briand ne «produit» rien à proprement parler et délègue la fabrication des objets. Il agence les discussions: «*Le mot "art" n'a pas sur cette île le même sens que dans les sociétés occidentales; il n'y a pas d'espace d'exposition, il n'y a pas de "public"... Mais il existe un art rituel, sacré et magique*.» Lui vient l'idée de transposer des œuvres occidentales, de «pirater» l'île pour constater une éventuelle acclimatation. Comme un capitaine de piraterie, il mobilise des troupes et sollicite trois amis, artistes reconnus: Pierre Huyghe réédite *Or*, un chemin inutile

tracé dans la terre. Thomas Hirschhorn importe *Livres parisiens*, une étagère de bouquins très théoriques. Damian Ortega numérote les feuilles des arbres à la peinture blanche. Quelques mois plus tard, un habitant de l'île, Said, détruit les œuvres et une partie de l'atelier, voyant là de la magie noire. Les interrogations de Briand sur le rôle de l'art se voient ici abattues et, dans un même mouvement, vivifiées: «*Les œuvres ont eu un impact autre que celui qu'elles ont dans leur contexte original. Et cet impact a été validé par un acte physique de destruction. En attribuant un pouvoir aux œuvres, Said les a rendues magiques* »

LANGUE DE TERRE. La Maison rouge reproduit l'agencement de l'atelier malgache, l'emplacement des fenêtres et des œuvres. C'est une grande pièce vide, parsemée d'objets de Libertalia: une chaise sur laquelle un couvreur chef de marin et une bouteille d'alcool sont posés, une table couverte des cartes postales de l'île, un paillason de Francis Alys et surtout deux écrans qui dévoilent des images de la quinzaine d'artistes qui sont venus sur l'île et ont réalisés des projets in situ. L'architecte Rudy Ricciotti a imaginé un abri-hutte, Prue Lang et Richard Siegal ont dansé sur le sable dans des *Performances pour la famille*. Mais la plus belle œuvre réalisée sur cette Libertalia improvisée est sans doute *About Land (in Conclusion)*, de Mike Nelson. L'artiste anglais fait la plus belle synthèse de l'aventure Libertalia: depuis la plage de Nosy Be, il a construit un petit tumulus en sable de la forme de Nosy Tanga, que l'on voit au fond. Lentement, les vagues recouvrent l'éphémère édifice, il s'érode lentement puis disparaît. Reste l'îlot, le vrai, au fond de l'image, et l'attraction qu'exerce la langue de terre, mystérieuse et sombre. Le territoire a beau avoir été travaillé par ses habitants et une poignée d'artistes, appréhendé dans tous les sens, cartographié et scanné, il continue à nous toiser avec une insularité proche du sacré. ◆

MATHIEU BRIAND ET IN LIBERTALIA EGO

Maison rouge, 10, bd de la Bastille, 75012
Jusqu'au 10 mai Rens www.lamaisonrouge.org



«Les œuvres ont eu un impact autre que celui qu'elles ont dans leur contexte original. Et cet impact a été validé par un acte physique de destruction. En attribuant un pouvoir aux œuvres, Saïd les a rendues magiques.»

Mathieu Briand

